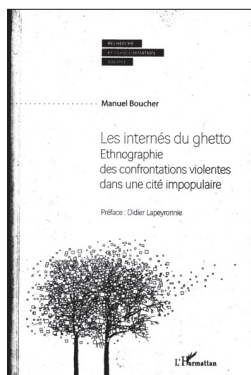


Les internés du ghetto *Ethnographie des confrontations* *violentes dans une cité impopulaire*

Manuel Boucher

L'Harmattan, 2010



S'il est un mal qui fait symptôme d'une fragmentation sociale inédite (irréductible aux représentations et analyses classiques) et qui, en même temps, sert les discours politiques et médiatiques des modes de gouvernance qui ont intérêt à l'agiter comme un chiffon rouge, c'est bien l'association jeunes-banlieues-sécurité-violence. Une réalité d'autant plus dramatisée que cette dramatisation même vise à en dénier toute « raison » ou tout fondement dans des représentations moralisantes. Un cercle vicieux qui enferme les habitants des quartiers dits (im)populaires dans une cage : la France a bel et bien ses ghettos désormais, acculant, par des processus de ségrégation qui ne disent pas toujours leur nom, une partie de leurs populations à construire leur propres « structures ». C'est un déplacement qui s'est opéré de la question sociale (ouvrière) vers la question urbaine (ethnico- raciale).

Au-delà de la posture « moralo-sécuritaire », le sociologue Manuel Boucher privilégie (peut-être pourrait-on dire invente) une « so-

ciologie des turbulences » dont l'objectif est de « fournir des éléments analytiques de compréhension sociologique, souvent mal connus ou quelquefois volontairement ignorés, pour appréhender les phénomènes de violence, les désordres urbains et leur régulation. » Compréhension veut dire ici « rompre avec les processus de diabolisation et de stigmatisation des populations « anomaliques » considérées comme dangereuses ». Une approche critique qui vise à mieux comprendre les logiques d'action des nouveaux acteurs et des nouveaux conflits de la société contemporaine : un monde en mouvement et en turbulence permanents. Il faut donc s'intéresser aux motivations et aux raisons d'agir des acteurs (leurs capacités d'actions et de réactions) d'une part et, intégrer les nouveaux paradigmes incontournables pour leur compréhension d'autre part : « le risque, l'ethnicité, la violence, le conflit et le contrôle sociale ».

Cette exigence de rendre plus adéquate en quelque sorte les systèmes de lecture et les réalités d'aujourd'hui n'est pas le fruit d'une simple cogitation théorique mais d'une volonté de nourrir et d'informer les uns par les autres, de manière à produire les possibles d'une transformation sociale (M. Boucher est directeur scientifique du laboratoire d'étude et de recherche à l'Institut de Développement Social de Canteleu et membre associé du centre d'analyse et d'intervention sociologiques CADIS-EHESS). Aussi le livre de M. Boucher est-il d'abord le fruit d'une enquête ethnographique dans un quartier populaire qui s'est attelée à comprendre comment des jeunes construisent des formes d'identité complexes, à la fois défensives et constructives, dans des rapports conflictuels et dans le cadre d'un « renouvellement du contrôle social ». Les trois figures d'acteurs en relation qui

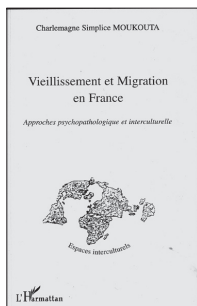
donnent à la sociologie des turbulences (dans ce livre-là) son champ de profondeur sont les « jeunes turbulents », les « pacificateurs indigènes » (acteurs issus des classes populaires) et les « forces de sécurisation ». Les logiques de chacune de ces figures est passée au peigne fin. De cette enquête, l'auteur conclue à la nécessité du changement du système économique et social et de la transformation des modes d'action et de prévention dans les quartiers populaires.

Nulle doute que ce travail saura contribuer (si l'on fait l'effort de ne pas être rebuté par son volume imposant) à la transformation des représentations et des regards des différents acteurs impliqués dans les turbulences.

Abdellatif. Chaouite

Vieillesse et Migration en France Approches psychopathologique et interculturelle

Charlemagne Simplicie Moukouta
L'harmattan, 2010



On l'a dit et redit, notamment dans cette revue, le vieillissement est un des chantiers sociaux qui attend la société occidentale (et pas seulement) : en France, les statistiques projettent un tiers de la population âgée de

plus de 60 ans en 2050. Ce chantier contient des défis divers dont celui qui le croise avec l'autre évolution démographique : l'immigration (8,1 % de la population française en 2004) dont la proportion augmente. Cette donnée démographique est à la fois une solution souvent avancée aux problèmes que pose le vieillissement de la population est un des aspects de ce problème : les immigrés vieillissent aussi dans leur pays d'immigration malgré les vellétés politiques d'empêcher ce phénomène en cantonnant leurs présence aux périodes de leurs utilité. De ce fait, le vieillissement des immigrés est sans doute un des phénomènes les plus importants qui « interculturelise » la société tant au niveau de son fonctionnement « normal » qu'au niveau de ce qui l'« énigmatise » : les aménagements individuels et collectifs aux aléas des mutations de la société, les réactions défensives aux dysfonctionnements qu'encourent les individus et les groupes (dont le vieillissement et la mort) et *in fine* le sens même de ce qui fait société pour les uns et pour les autres.

Devant cet horizon, beaucoup de travaux ont certes diagnostiqué cette dernière décennie le vieillissement des immigrés dans ses aspects démographiques et sociologiques (accès aux droits, logement, santé). Peu se sont aventurés cependant dans les complexités psycho-culturelles. C'est ce que tente ici Ch. S. Moukouta. Terrain de croisement des cultures et des disciplines, il nécessite beaucoup de doigté et parfois de rappels ou de « mises au point » qui peuvent sembler fastidieux mais qui peuvent permettre au lecteur profane de mieux s'y retrouver.

L'auteur brasse pertinemment large aussi bien sur le plan d'une approche comparative entre l'« Occident » et les « civilisations négro-africaines » en ce qui concerne la vieillesse et la mort et ce que l'une et l'autre révèlent de l'esprit d'une civilisation : la manière dont elle catégorise ses populations, la manière dont elle régule les rapports, la place du verbe, du mythe et du rite, etc. que sur l'approche interculturelle en tant que telle : les réaménagements ou les démarquages psychologiques et identitaires qu'opère l'expérience de l'immigration, les adaptations défensives, les traumatismes vécus et le type de psychopathologie qui en découle.

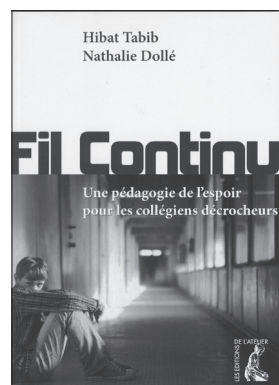
En fin de compte, l'auteur met en relief « quelques lignes de force » qui, au-delà de la « psychopathologie » au sens propre, contribuent à une compréhension d'une « interculturation positive » : l'expérience migratoire n'est pas que traumatisante ou négative mais potentialise la singularité créative ; le clivage entre « tradition » des immigrés et « modernité » du pays d'accueil est à restructurer, car elles sont des deux côtés, ou pour le dire autrement, la modernité se décline au pluriel comme état actuel de traditions également au pluriel. Important pour appréhender, comprendre et accompagner toute personne âgée dans sa singularité.

A.C.

Fil Continu *Une pédagogie de l'espoir* *pour les collégiens décrocheurs*

Hibat Tabib & Nathalie Dollé

Les éditions de l'Atelier, 2010



Les « décrocheurs ». Si le terme s'est imposé ces dernières décennies c'est probablement parce que le nombre de ces décrocheurs augmente (2,5 % des collégiens) et que cette progression vient interroger toutes les instances, toutes les institutions et tous les dispositifs éducatifs. Autrement dit, la société dans sa responsabilité vis-à-vis des générations dont elle a la charge et dans sa manière pour accomplir sa mission éducative.

Or, les symptômes ne manquent pas pour dire la fragilisation de cette mission et de cette responsabilité : absentéisme, indiscipline, violence, exclusion des établissements scolaires, etc. Le choix est vite fait entre se dédouaner de la responsabilité en rabattant le mal sur les individus (élèves, parents ou enseignants) ou refuser la fatalité de la défaillance et redéfinir des espaces éducatifs qui redonnent chance aux uns et aux autres pour retrouver une place dans le dispositif éducatif et dans la société. C'est le pari du Fil continu, à Pierrefitte en Seine-Saint-

Denis : la mise en place d'un espace original, à l'intérieur d'un collège, pour accueillir les élèves exclus des autres établissements de la ville. Fil continu est de fait plus qu'un espace, c'est un lieu qui articule une « pédagogie de l'espoir » et une mise en relation entre les acteurs de l'éducation. Un processus adapté et un maillage qui font que « lorsqu'un élève tombe, chacun des acteurs se mobilise pour l'aider à se relever ».

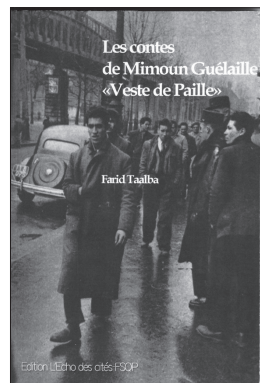
Nous sommes loin ici de l'esprit simple de la « gestion » et de la « sanction » des décrocheurs. Nous sommes loin de l'indifférence qui valide la normalisation des accidents obligés dans un système à jeu gagnants/perdants. Nous sommes dans un esprit d'« hypothèse positive », de « reconnaissance d'humanité », de « méthode », de « médiation » et de « co-élaboration ». C'est-à-dire dans l'esprit du « non-pouvoir » et dans l'idée d'une Cité qui implique tous les acteurs concernés par le devenir de cette Cité. L'expérience montre, comme quelques autres à d'autres endroits (*La bouture* à Grenoble par exemple) que ce n'est point là une utopie mais une autre manière de penser et d'agir, une autre manière d'éduquer qui, en résistant aux pratiques compétitives, remet chacun dans le vrai sens de la citoyenneté et de la responsabilité partagée. Elle n'est sans doute pas transposable en tant que telle, mais son esprit ou son éthique le sont assurément.

A. C.

Les contes de Mimoun Guélaille «Veste de Paille»

Farid Taalba

éditions L'Echo des cités FSQP



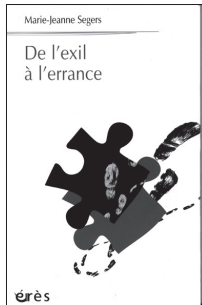
«Ces nouvelles, écrites entre 1989 et 1999, nous invitent à entrer dans ce monde de l'interconnaissance rétif au regard extérieur, jusqu'à l'intimité profonde. L'intimité de familles dont les personnages ne sont pas caricaturés, grâce à la sensibilité de Farid Taalba, qui les rend proches de nous et attachants. Certains reconnaîtront leurs propres mère, père, frères ou sœurs, ou se reconnaîtront eux-mêmes, dans les situations que beaucoup d'enfants d'immigrés ont déjà vécu. Farid Taalba nous fait découvrir une génération, celle des enfants d'immigrés nés dans les années 1960, qui fut, dit-on, une génération 'sacrifiée'. C'est la première à revendiquer sa présence définitive sur le territoire français, à avoir subi de plein fouet le chômage massif, à être décimée par les ravages de la drogue, à s'être brûlée les ailes dans la sphère politique, etc. Malgré l'hostilité du monde qui les exclut, les personnages gardent la tête haute. C'est une question d'honneur. Même si on voit la mort en face, l'humour est toujours là pour s'en protéger.»

Abdellali Hajjat

De l'exil à l'errance

Marie-jeanne Segers

Editions érès, 2009



L'exil, signifiant de la modernité, est intimement lié au langage. L'exilé, comme tout sujet, est marqué par sa langue d'origine d'une manière radicale, dans son corps même. Etranger à la langue d'accueil, l'exilé devient étranger à sa propre langue promue dans l'exil en patrie. C'est pourquoi, l'entrée traumatique du sujet exilé se fait dans le langage. Le chaos des langues, la désarticulation symbolique par le déni des violences de l'histoire, entrent dans la composition des conditions de la mélancolisation des «sujets sans». D'où la difficulté d'entrer dans l'échange qui ne se réduit pas à donner et recevoir, mais à faire entrer dans l'échange sa temporalité, ses ancêtres, ses mots et ses morts.

Dans la cacophonie des langues, les ruptures de transmissions, l'indigence du lien social en proie à la mélancolisation à l'instar de celle de l'adolescence, la confrontation des cultures, les références fondatrices invalidées, délégitimées, naissent inévitablement des pathologies de l'exil : mélancolie et errance où le sujet exilé se meut dans un espace sans source ni bord.

Les candidats à l'exil déplacent avec eux un malaise insoluble. Toujours l'impasse doit être faite sur un certain passé pour intégrer une nouvelle identité : mais comment faire

le deuil de ce qu'on a pas reçu ? Aussi, les exilés modernes tentent-ils tous les sens, toutes les directions et tous les chemins, faute de sens. Parfois un sens s'impose seul, mais c'est alors sur un mode injonctif et unidirectionnel.

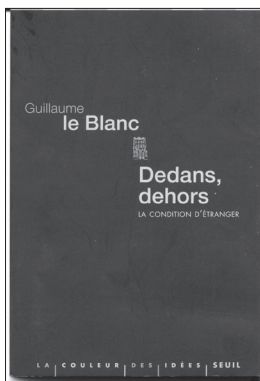
L'auteure, psychanalyste, saisit là le thème de l'exil pour interpellier la pratique de la psychanalyse et ses limites en cette matière : dérégulation généralisée des systèmes symboliques engendrée par l'effervescence des migrations. La construction du sujet à partir de la symbolisation de l'absence ouvre à la diversité et à l'étranger.

La clinique psychanalytique actuelle est une clinique de l'exil, des sujets sur le bord, des corps désertés par la parole, où il est impossible d'éluder l'articulation du singulier et du social. Ainsi, le détour par le traumatisme fait indéniablement progresser l'examen critique de l'exil. L'auteure «écorche», par ce biais, et à juste titre, la démarche insensée revendiquée par l'ethnopsychanalyse qui s'emploie à rendre à l'exilé sa culture d'origine, conception qui anticipe « à la place du sujet », dont ils imaginent et interprètent grossièrement la culture et l'interprètent à sa place pour réconcilier avec son origine (?) ou son accueil (?). Or, c'est un entre-deux que l'exilé doit inventer : ni avant ni après. On ne peut préjuger de la solution personnelle que l'exilé va inventer pour accéder à une résolution dialectique de son identité en tentant d'assumer la métamorphose subjective imposée par le déracinement. A l'autre extrême, il y a l'universalisme *a priori* qui chosifie le migrant qu'il condamne à répondre à l'appel d'une extériorité qui échoue de manière notoire à refonder sa subjectivité.

Or c'est l'exil qui constitue et non l'appartenance, l'origine comme l'universel.

Achour Ouamara

Dedans, dehors
La condition d'étranger
Guillaume le Blanc
Editions du Seuil, 2010



Dehors ! La désignation injurieuse de l'étranger procède de la dénégation de toute l'expérience primitive, immédiate de celui-ci. L'étranger est accueilli, non tel qu'il est, mais comme un sujet potentiellement vide, aux contours existentiels neutralisés, qui se signale seulement par sa capacité à s'annuler comme *sujet d'autrefois* pour se présenter comme *sujet d'avenir*. Disciplinarisation informelle de l'étranger qui le transforme en étranger *admissible* ou, au contraire, *inadmissible*, en le reléguant en étranger interdit, menaçant, en défaut de citoyenneté, foyer de déficits, défaillant, décevant, désœuvré, qui fait corps avec des mésusages, mène une vie de contre façon, contre nation, le déplacé jamais totalement arrivé tant il portera *sine die* les marques du débarquement.

Si l'orientation nationale reste hantée par le migrant qui la déborde, la troue et la déterritorialise, c'est sans doute parce que le *dedans* qu'elle chérit a aussi besoin d'un *dehors* pour s'affirmer. C'est alors que pointe

ce topos incontournable qu'est la frontière : l'étranger est utile à n'être ni dedans ni dehors, à la fois dedans et dehors. Sauf que l'unité du genre national qui sélectionne, lisse un territoire en reléguant à la marge les agir singuliers, se laisse miter à la bordure par l'irruption de l'étranger qui défait le territoire et le reterritorialise, en invente un.

Comment desceller le signifiant «étranger» ? Une des alternatives au stéréotype est que le subalterne ne se contente pas de s'insérer dans les plis de la nation à bouclier identitaire mais déstabilise et détourne le national, passe à travers les interstices de son droit, modifie par touches continues son «mobilier», dépose des pièges dans son nid : il y *fait œuvre*. Le migrant est un bricoleur précaire qui aménage une zone de vie dans un territoire miné par l'adversité. Il est un mode d'être avant d'être une désignation, une manière de vivre qui dépend de soi seul plutôt que la conséquence d'une altération produite par des jugements de dénigrement.

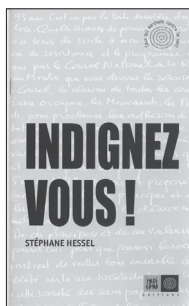
L'étranger peut survivre à sa désignation injurieuse. Il peut ne pas être là où on le désigne. Du fait de la désignation qui l'altère, l'étranger est porteur d'une puissance d'agir singulière qui tient de la retraduction, de l'hybridation. Il procède de la subculture qui dans un même mouvement permet de survivre à la servitude et d'espérer en sortir. Il y a l'expérience du migrant et la désignation injurieuse qui le cible, au même titre qu'il y a un «texte privé», caché, et «un texte public», car le dominé ne réside pas tout entier dans la domination qu'il subit. Il produit, sous certaines conditions de séparation, des conduites qui ne se laissent pas ramener au texte public qu'il est contraint d'honorer par ailleurs. Son texte caché est le plus souvent de l'ordre de la dissimulation et de la ruse que de la contestation. Il équivaut non à un effacement mais à une pratique détournée du pouvoir.

Formuler ainsi la possibilité de l'étranger revient à affirmer l'existence d'un site originaire indompté que l'exilé/étranger activerait à sa façon : au bout du nomadisme il reste un style singulier en pointillé. C'est aussi proclamer la joie de l'accueil contre la mélancolie nationale, donner sens à l'hospitalité qui est d'abord la capacité à accueillir un récit qui n'est pas le nôtre, qui peut, le cas échéant, le défaire, l'hospitalité qui procède de la dé-désignation en contribuant à faire émerger et à rendre visibles les visages et les voix disqualifiés *a priori*, qui accompagne dans sa pratique la puissance d'agir de l'accueilli.

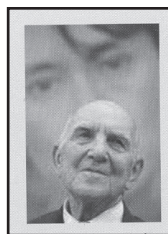
Voilà un livre à inscrire aux arts de la résistance !

Achour Ouamara

Indignez-vous ! Stéphane Hessel Indigène Editions, 2010



« 93 ans. La fin n'est plus bien loin. Quelle chance de pouvoir en profiter pour rappeler ce qui a servi de socle à mon engagement politique : le programme élaboré il y a soixante-six ans par le Conseil National de la Résistance ! »



Quelle chance de pouvoir nous nourrir de l'expérience de ce grand résistant, réchappé des camps de Buchenwald et de Dora, co-rédacteur de la Déclaration universelle des Droits de L'homme

de 1948, élevé à la dignité d'Ambassadeur de France et de Commandeur de la Légion d'honneur !

Pour Stéphane Hessel, le « motif de base de la Résistance, c'était l'indignation. » Certes, les raisons de s'indigner dans le monde complexe d'aujourd'hui peuvent paraître moins nettes qu'au temps du nazisme. Mais « cherchez et vous trouverez » : l'écart grandissant entre les très riches et les très pauvres, l'état de la planète, le traitement fait aux sans-papiers, aux immigrés, aux Roms, la course au « toujours plus », à la compétition, la dictature des marchés financiers et jusqu'aux acquis bradés de la Résistance - retraites, Sécurité sociale... Pour être efficace, il faut, comme hier, agir en réseau : Attac, Amnesty, la Fédération internationale des Droits de l'homme... en sont la démonstration.

Alors, on peut croire Stéphane Hessel, et lui emboîter le pas, lorsqu'il appelle à une « insurrection pacifique ».

Sylvie Crossman